

Bibliographie Lyonnaise.



NOTICE

SUR

LE MARCHÉ AUX FLEURS DE LYON ET SUR LA SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE,

PAR M. LACÈNE.

Jusqu'à ce jour des sociétés savantes, des comices agricoles, des prix nombreux ont été fondés pour encourager l'agriculture qui nourrit les villes et enrichit les campagnes : en revanche, peu de choses a été fait pour encourager cette modeste et gracieuse sœur de l'agriculture qui a pour objet la culture, en apparence frivole, des fleurs, ces brillantes productions végétales dont les couleurs vives, brillantes et variées, le parfum tour-à-tour suave, enivrant et délicat, répandent tant de charmes autour des habitations champêtres et jusqu'au sein de nos foyers domestiques, de nos plus somptueuses fêtes.

Que l'habitant des campagnes, autour duquel la nature verse avec une négligente profusion tous les trésors de la végétation, qui assiste en spectateur blasé à toutes les différentes transformations que subit son aspect suivant les saisons, qui est familiarisé avec la pompe de ses spectacles les plus grandioses, qui a pour plate-bande les prairies parsemées de leurs fleurs naturelles, pour bosquets les forêts, pour perspective un horizon sans bornes ; que l'homme de la campagne, absorbé par ses robustes et productifs travaux, dédaigne l'horticulture, cela se conçoit ; mais nous, sédentaires habitants des villes, nous serions bien ingrats si nous ne tendions une main secourable à cette pauvre délaissée qui nous offre, en échange de l'intérêt que nous lui portons, des jouissances si pures et si vives. Que sont-elles les jouissances de la nature pour ceux d'entre nous qui ne sont pas les heureux possesseurs de

quelqu'une de ces *villas* blanches ou roses, de toutes formes et de toutes couleurs, qui s'étagent sur les collines des rives de la Saône ou du Rhône, qui se cachent dans les verdoyants replis du Mont-d'Or, ou qui émaillent toute cette campagne ondulée qui s'étend depuis Gorge-de-Loup jusqu'aux montagnes du Lyonnais ? Que sont ces jouissances pour nous tous qui vivons emprisonnés pendant six jours sur sept dans nos ateliers, dans nos bureaux, dans les rez-de-chaussées de nos maisons de six étages, où le jour pénètre à peine, que le soleil ne visite jamais ou ne visite que si rarement ? Elles se bornent, lorsque, au sortir d'un hiver de huit mois, un beau jour nous permet de hasarder une promenade, à fouler la poussière très-peu poétique de nos quais, à peine ombragés par de maigres ormeaux ou de maigres platanes symétriquement alignés, à saisir une échappée de vue sur les coteaux qui nous dominent ou sur les vertes campagnes des bords du Rhône. Et si le Jardin des Plantes nous présente un coup-d'œil plus gracieux, s'il reproduit mieux la nature par ses taillis, ses arbres, ses plate-bandes, ses boulingrins, tout cela est captif, emprisonné derrière des barrières en fer ou en bois, comme les animaux d'une ménagerie. Ces jolis arbustes, ces belles fleurs qui se balancent sur leur tige, qui étalent leurs vives couleurs et exhalent leurs parfums, ce sont des étrangères, des indifférentes pour nous : il ne nous est permis ni de les caresser, ni d'en savourer de près les odeurs. Nous ne pouvons assister à toutes les phases de leur existence, surveiller leur développement, leur prodiguer ces mille soins qu'une mère prodigue à son enfant, et qui sont le charme de l'horticulture comme de la maternité.

Mais, grâce à elle, cet état de choses change; l'horticulture détruit les obstacles, rapproche les distances qui nous séparent des plus jolies productions de la nature; elle les introduit dans nos villes, jusque dans nos habitations, et en fait, en quelque sorte, des végétaux domestiques; grâce à ses industrieuses inventions, elles gravissent à tous les étages de nos maisons, se familiarisent avec nos salons comme avec nos mansardes; elles embellissent les uns et portent aux autres de douces consolations.

Mais que d'autres vantent les caisses d'orangers, d'arbustes précieux, qui aux jours des somptueuses fêtes garnissent les escaliers de nos salles de bal ! Sans doute cet étalage de verdure et de fleurs, au milieu de toutes les pompes de l'art et de toutes les recherches de la coquetterie féminine; ces guirlandes naturelles suspendues au-dessus de ces guirlandes de jolies femmes, encadrant le satin, la moire, la blonde et la mousseline transparente; se mariant aux bouquets qui ornent les robes des danseuses, aux fleurs qui s'enlacent dans leur coiffure; tout cela a bien son charme, tout cela engendre des contrastes assez piquants. Mais pour moi, je trouve que l'éclat des bou-

gies et que le soleil du lustre remplacent bien mal le grand jour et le vrai, le chaud soleil de la nature, dont ces productions végétales ont besoin pour paraître avec tous leurs avantages; il me semble voir là des prisonniers transportés d'un climat lointain, arrachés à leur patrie, à leurs affections, et que l'on force d'assister enchaînés aux joies de notre civilisation, qui ne saurait remplacer pour eux les jeux de leur sauvage patrie. Elles ne sont pas moins belles, si vous le voulez, qu'au milieu d'un beau parterre, sous un beau ciel; mais elles ont là, ces simples enfants de la nature, quelque chose de contraint, de gêné, de souffreteux, qui leur va mal et nuit au charme de leur aspect.

Que j'aime bien mieux ces mille et mille jardins suspendus aux bords de nos balcons et des fenêtres de nos quatrième, cinquième et sixième étages, sur les terrasses, sur la corniche des toits, sur les toits même, dans tout ce monde éthéré qu'habite une population laborieuse, qui cherche dans la culture de quelques fleurs une distraction à ses travaux sédentaires, et qui trouve dans la vue d'un soleil vivifiant une compensation aux cent cinquante marches qu'elle est obligée de gravir pour arriver à son domicile. Là, souvent chaque saillie, chaque espace horizontal est transformé en petit parterre artificiel, où les feuilles, les fleurs et les fruits, et les différents végétaux se succèdent suivant les saisons.

Le plus souvent ce sont des fleurs bien communes: des giroflées jaunes, des rosiers du Bengale, des lauriers roses, ou bien des capucines qui grimpent le long d'un imperceptible treillis tendu devant une fenêtre et qui forment comme un réseau de verdure presque impénétrable au soleil; tous les matins vous pouvez voir une petite main blanche écarter le feuillage avec une délicate précaution et arroser les pieds de ces plantes chéries. A travers ce rideau de feuillage qui cache les murailles noircies, les toits enfumés, et ne laisse entrevoir qu'un coin bleu du ciel, il semble que l'air arrive plus pur, que les rayons du soleil sont plus doux et plus caressants, et les pauvres créatures emprisonnées dans leurs ateliers, au cinquième ou au sixième étage, peuvent se faire jusqu'à un certain point illusion et se croire transportés au milieu des champs, sous la galerie de quelque rustique habitation devant laquelle sont suspendus des pampres verts. Souvent, pour compléter l'illusion, sous ces petits bosquets aériens, un pauvre oiseau captif, dont la verdure cache aux regards la prison, trompé sans doute lui-même par le feuillage qui l'entoure, gazouille et chante à plein gozier comme s'il jouissait de la liberté des champs. Quelquefois aussi un jeune chat vient y prendre ses ébats: il se plait à se faufiler, gracieux et souple, à travers les tiges de ces plantes fragiles, à y jouer avec un rayon de soleil ou à flairer, les yeux demi-

fermés et avec cet air de volupté particulier à ce joli animal, le parfum d'une fleur qui le charme.

Et puis d'ailleurs les fleurs ne sont pas seulement un spectacle pour les yeux : elles sont un *compagnon de voyage*, un discret ami que nous admettons dans la familiarité, avec lequel nous établissons des rapports d'une nature douce, mystérieuse et intime. Comme nous, elles vivent, souffrent et meurent. On les aime comme l'enfant qu'on élève ou qu'on a adopté ; c'est une douce jouissance que de surveiller les progrès du développement de la jeune plante, de venir chaque matin constater son travail de la nuit, de lui donner de l'eau ou du soleil, suivant le besoin, de la protéger contre les vents, de la voir monter jeune, radieuse, belle, et déployer aux regards ses pétales brillantes et colorées ; d'aspirer de près les parfums qui s'en exhalent. Quelle source abondante de douces sensations, de pensées tour à tour gracieux et mélancoliques, de touchantes allusions dans le spectacle des différentes phases par lesquelles ces êtres délicats passent périodiquement, sous nos yeux, depuis le premier bourgeon qui perce l'écorce jusqu'à la feuille qui jaunit et qui tombe après s'être long-temps balancée, suspendue à son pédoncule desséché ; depuis le premier bouton qui rougit à travers sa verte enveloppe jusqu'à la corolle déjà dégarnie, dont les pétales se détachent et s'éparpillent sur le sol.

C'est donc une bonne, une philanthropique idée que vous avez eue, M. Lacène, vous, amateur aussi passionné que distingué de l'horticulture, qui, dans votre délicieuse villa d'Ecully, vous livrez avec tant de succès à la culture des fleurs, et qui nous avez envoyé de si précieux échantillons à l'exposition du jardin botanique, qui connaissez toutes les jouissances que l'on éprouve dans le commerce de ces intéressants végétaux ; c'est une bonne et philanthropique idée que vous avez eue de vouloir propager la culture des plantes, et d'associer un plus grand nombre de personnes à vos plaisirs ; bien différent en cela de ces égoïstes pour lesquels les jouissances n'ont de prix qu'autant qu'elles ne sont point partagées par d'autres. On doit vous savoir gré d'avoir poussé dans ces voies nouvelles notre grave et savante Société d'Agriculture, et d'avoir été le promoteur de l'exposition de fleurs que l'on voit actuellement au Jardin des Plantes, exposition plus riche en sujets précieux que l'on n'aurait pu s'y attendre, d'après la brièveté du temps qui avait été donné pour s'y préparer.

Ce n'est pas, je l'avoue franchement, que je sois pour mon compte grand admirateur de toutes les conquêtes que fait notre horticulture sur les climats intertropicaux. Lorsque je vais visiter l'exposition, j'admire sans doute les formes de plusieurs de ces végétaux, esclaves enlevés à des bords lointains ;

il y a là des fleurs pendantes en grappe de différentes variétés de cactus qui charment par l'éclat des couleurs ; il y a des rododendrum , bien d'autres plantes dont je ne me rappelle pas les savants noms , et qui ont aussi leur mérite de beauté , d'originalité et de rareté ; mais quand , à deux pas de là , je puis admirer en plein air les grappes jaunes du cytise en fleurs , les lilas dont le coloris est aussi doux que le parfum , et la rose , que je n'appellerai pas la reine des fleurs , pour ne pas redire un lieu commun , mais qui est certainement celle de toutes qui a le plus de grâce dans son port , dans sa forme , dans ses mille nuances , celle dont l'odeur est la plus suave ; quand je fais ce rapprochement , je suis violemment tenté de préférer ces dernières , malgré le prix élevé de leurs rivales étrangères et la curiosité qui s'y attache , et de trouver les dons de notre propre nature supérieurs aux productions qu'elle nous a refusées et que nous allons dérober à d'autres climats.

Mais ce n'est pas là la question. Il ne s'agit pas de savoir ce qui vaut le mieux , en soi , des fleurs , des plantes de nos contrées et des végétaux de la zone torride cultivés dans nos serres chaudes ; il s'agit d'encourager les conquêtes en ce genre ; il s'agit d'ajouter de nouvelles richesses à celles que nous avons. Trêve donc à toute comparaison désobligeante , et ne songeons plus qu'à aller présenter nos hommages aux nouvelles venues , et à leur faire les honneurs de notre climat , plus sombre que le leur ; de notre soleil , moins brillant et moins vivifiant. D'ailleurs , combien de végétaux qui ornent aujourd'hui nos parterres , nos jardins , nos vergers que la nature n'y avait pas fait naître , mais que l'art y a transplantés et naturalisés , et qui en font aujourd'hui l'ornement et la richesse , le marronnier d'Inde , le pêcher , les roses du Bengale , les camélias , etc. , etc. ! Encourageons donc les hardis et constants essais que font les horticulteurs pour importer de nouvelles espèces , applaudissons à la Société d'Agriculture , qui leur jette le double encouragement de la gloire et des récompenses.

A ce propos , M. Lacène nous apprend dans sa notice que les peuples du nord , la Hollande , l'Angleterre , nous ont fort devancés dans l'horticulture et dans l'institution des sociétés destinées à en propager le goût. Mon amour-propre national m'a fourni une explication de ce fait ; je la soumets au lecteur.

Dans ces climats plus septentrionaux , où le ciel est si souvent caché par des brumes , un soleil plus rare et moins chaud ne fait pas naître , sous les pas de l'homme , cette profusion de végétaux et de fleurs de toute espèce dont nos contrées sont favorisées ; il n'y répand pas les vives couleurs qu'il prodigue aux climats méridionaux. Les personnes qui , dans ce pays , ont le goût des fleurs , ont été forcées , j'imagine , d'appeler à leur aide toutes les

ressources de l'art pour se procurer des variétés nombreuses et intéressantes par leur disposition et leurs couleurs.

Mais il est arrivé sur ce point ce qui est arrivé pour beaucoup d'autres choses; l'art a bientôt emporté sur la nature elle-même abandonnée à ses propres forces, et ces pays moins favorisés que nous, sous le rapport du climat, sont aujourd'hui plus riches que nous par la variété et la qualité des sujets qu'on y cultive, et c'est maintenant à nous-mêmes à implorer le secours de l'art pour atteindre leur niveau. Les sociétés, les encouragements et les expositions publiques ont partout puissamment concouru, suivant ce que nous apprend M. Lacène, à hâter les développements de cette intéressante branche d'agriculture. C'est par ce moyen que l'horticulture s'est propagée, comme elle a fait, en Angleterre, en Hollande et en Belgique.

Ce fut en 1827 seulement qu'une Société d'horticulture se forma à Paris sous les auspices de Charles X. Ce ne fut que quatre ans après, en 1832, qu'eut lieu une première exposition dans la Grande-Orangerie des Tuileries.

L'exemple de la capitale fut suivi de près par d'autres cités françaises, Nantes, Lille, Meaux et Angoulême. Il est temps que la seconde ville du royaume se mette, sous ce rapport, au niveau de villes bien moins importantes. C'est sous cette inspiration et dans ce but qu'a été fondée notre Société d'horticulture et qu'a été conçue la première pensée de l'exposition qui vient d'avoir lieu dans l'Orangerie de notre Jardin-des-Plantes. Son succès, si remarquable, eu égard à l'inclémence de l'hiver que nous venons de traverser, et au court espace de temps que nos jardiniers ont eu pour s'y préparer, est un gage de ceux qui attendent les expositions à venir, et de l'immense progrès que cette industrie est appelée à prendre chez nous.

Mais d'ici je vois quelques hommes à l'esprit positif sourire de l'importance qu'on attache à un genre de culture aussi frivole. Frivole tant qu'il vous plaira; mais la plupart de nos industries, la nôtre par exemple, celle des soieries, qu'on a appelé la reine des industries, n'ont-elles pas pour objets de satisfaire à des goûts frivoles! en sont-elles moins intéressantes, en sont-elles moins un moyen d'existence pour des milliers de familles, une source de richesse pour le pays? qu'on renonce donc à de superbes dédains: l'horticulture, elle aussi, nourrit des familles laborieuses et paisibles, elle leur fournit des moyens d'existence plus assurés très-souvent que ceux que procurent nos précaires industries. Elle aussi, elle fait circuler des richesses et alimente un commerce important. Ecoutez plutôt ce que nous dit M. Lacène des résultats de la culture des fleurs à Paris.

« Depuis la création de la Société d'horticulture de Paris, et ses expositions publiques, le goût des fleurs et le besoin de se les procurer ont pris un

grand développement. Le produit de la vente des plantes du marché aux fleurs de Paris, qui a lieu deux fois par semaine, est très-considérable : il s'élève annuellement à plus de *deux millions*. A cette somme il faut ajouter, en outre, toutes les ventes qui ont lieu chez les nombreux horticulteurs marchands des faubourgs de Paris, qui vendent non-seulement à la capitale, mais encore aux provinces et à l'étranger.»

Autre fait non moins concluant : « Pendant les huit jours seulement qui se sont écoulés du 23 au 30 janvier, le prix de la location et des ventes des fleurs et arbustes livrés aux bals ou aux grandes réunions, s'est élevé à la somme de 42,600 fr. »

Inutile après ces citations de s'étendre sur les avantages de l'industrie horticole.

En voilà assez sur la notice de M. Lacène, notice riche de faits et écrite avec une simplicité élégante comme celle des fleurs qu'il cultive avec tant d'amour et de succès. Je laisse à de plus savants que moi le soin de rendre un compte détaillé et plus riche en observations techniques que je ne pourrais le faire de l'exposition qui vient d'avoir lieu à notre jardin de botanique.

A. JOUVE.

Réflexions sur la punition des Grands Crimes, considérées dans ses rapports avec la morale, par M. J. B. M. N....

Si la peine de mort subsiste encore dans nos codes, comme l'*ultima ratio* de la justice humaine, il y a long-temps, du moins, que l'application de cette peine répugne à nos mœurs ; et, en cela, nos mœurs valent mieux que nos lois. Où sont, en effet, les apologistes du meurtre juridique aujourd'hui ? ceux même qui appliquent la loi ne frémissent-ils pas à l'idée de la responsabilité terrible qu'ils assument sur leurs têtes ? Dans un jury, en supposant tous les membres qui le composent unanimes dans leur verdict de mort, en est-il un seul qui s'endorme tranquille et sans frayeur, après avoir disposé de la vie d'un homme ? S'ils faisaient une chose juste, en serait-il ainsi ? Et voyez, dans certains cas, les tristes et inévitables conséquences de cette loi que l'humanité réproûve : un homme est accusé de meurtre ; toutes les apparences le condamnent. La loi est formelle, inflexible ; sang pour sang ! Le jury délibère ; en son absence, un mot unique circule parmi les spectateurs : *la mort !* Les jurés ont repris leurs places : *Non, l'accusé n'est pas coupable.* Que s'est-il donc passé ? Les juges, en dépit de leur conviction, se sont souvenus qu'ils étaient hommes et par conséquent sujets à l'erreur ; ils ont reculé devant l'application d'une peine irrévocable. Si la loi le leur eut permis, ils auraient